

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La 150^e réunion

L'équipe de Liberté

Volume 16, numéro 5-6 (95-96), septembre-décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

L'équipe de Liberté (1974). La 150^e réunion. *Liberté*, 16(5-6), 5-43.

Tous droits réservés © Gaëtan Lévesque, 1974

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La 150e réunion

Enregistrement d'une réunion de la revue LIBERTÉ où Jacques Folch-Ribas tenta de donner une dimension d'anniversaire à des conversations libres.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Quand la revue LIBERTÉ a été fondée, que faisiez-vous au point de vue des études ou de la profession, chacun d'entre vous ? Qui étiez-vous ?

FERNAND OUELLETTE

J'étais un solitaire, je n'avais pas de contacts véritables. Très peu de rencontres. Ce qui fait que je n'avais pas vraiment d'axe auquel m'accrocher, pour me développer, m'habituer à confronter mes idées. Le groupe de LIBERTÉ a donc été la première équipe véritable où peu à peu je me suis intégré, non sans difficultés, ç'a pris du temps car j'étais très farouche, très sauvage, et d'autre part comme je ne parlais presque jamais, lorsque je prenais la parole, je la gardais peut-être trop longtemps aussi. J'étais pas mal râseur finalement. Alors disons que sur le plan humain, LIBERTÉ m'a permis de participer à une quête intellectuelle en groupe. C'est venu peu à peu avec les affrontements, les événements qui nous ont provoqués, etc.

- JACQUES FOLCH-RIBAS Tu avais fini tes études ?
- FERNAND OUELLETTE Je vendais des livres chez Fides.
- JACQUES FOLCH-RIBAS Est-ce que, au point de vue littéraire, tu avais déjà produit quelque chose ?
- FERNAND OUELLETTE Oui. J'avais, à ce moment-là, en 1959, publié deux recueils de poèmes. De plus, j'avais écrit pas mal de textes pour la radio.
- JACQUES FOLCH-RIBAS Jean-Guy ? En 1959 ?
- JEAN-GUY PILON En fait, c'est en 1958 que nous avons projeté LIBERTÉ. C'est une chose qui a été préparée assez lentement, je crois que c'est au début de février . . .
- FERNAND OUELLETTE Le 2 février 1958, première réunion de LIBERTÉ !
- JEAN-GUY PILON Et on s'est vu toute cette année-là, je crois, en essayant d'imaginer ce que ça pourrait être, en faisant des plans de numéros et d'organisation aussi. Personne d'entre nous n'avait jamais dirigé une revue. Finalement, c'est à la fin de 1958 que nous avons pris la décision de publier le premier numéro qui est paru au début de l'année en février 1959.
- Moi, à ce moment-là, j'étais à Radio-Canada, comme réalisateur, Fernand Ouellette avait fait des textes pour mes émissions. Il y avait André Belleau aussi, qui écrivait des textes de critique, des textes dramatiques. C'est au moment où Jacques Godbout est rentré d'Éthiopie.
- JACQUES FOLCH-RIBAS A cette époque-là, on pouvait déjà te considérer comme un écrivain ayant produit, ayant publié.

JEAN-GUY PILON

Oui, nous avons tous publié deux ou trois recueils à ce moment-là. C'était l'époque de notre première voiture ! La mienne, en 1959, c'était la Peugeot.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Ça te situe très bien, ça . . .

JEAN-GUY PILON

Oui, ça coïncide avec l'année du Brie.

JACQUES GODBOUT

L'année du Brie, c'était vers les années de la Révolution tranquille . . .

JEAN-GUY PILON

On avait un copain qui avait une Panhard à l'époque. Une Panhard qu'il a détruite dans un banc de neige à la mi-juillet, vers six heures un beau matin. Ce fut l'exploit de l'année, réussi par André Belleau ! Chacun de nous était endetté en plus. Ça décrit aussi bien le tableau à ce moment-là.

JACQUES FOLCH-RIBAS

André Belleau, en 58 ou 59 où étais-tu ?

ANDRÉ BELLEAU

En 58, à l'époque de la première réunion qu'avait convoquée Jean-Guy Pilon, je venais de me marier, je venais aussi d'entrer à l'Office national du Film du Canada comme agent du personnel : j'arrivais d'Ottawa où j'avais été quatre ans au service du Gouvernement fédéral. J'étais un jeune cadre auquel on prédisait un certain avenir au sein de l'Administration.

Je m'amusais beaucoup à maîtriser le langage administratif c'est une chose avec laquelle je jouais avec une certaine facilité.

J'étais farouchement anti-nationaliste, je me croyais un citoyen du monde. J'avais vécu chez les Indiens, en Colombie Britannique. Je suis entré à LIBERTÉ parce que j'avais envie de faire

des choses concrètes, c'était une sorte d'action. Je n'étais pas dans la même situation que Jean-Guy Pilon, Jacques Godbout et Fernand Ouellette, parce que si j'aimais beaucoup la littérature, mon rapport à elle était différent. J'avais fait des textes pour Radio-Canada et j'avais collaboré au *Quartier Latin*.

JACQUES FOLCH-RIBAS Donc, ta production littéraire existait déjà ?

ANDRÉ BELLEAU J'avais écrit des textes littéraires pour la radio, mais j'étais quand même très fasciné par tout ce qui était forme d'action, c'est pour ça, qu'à ce moment-là, je m'amusais dans l'administration.

JACQUES FOLCH-RIBAS Existentialiste et marqué un peu par le besoin d'action ?

ANDRÉ BELLEAU Fortement marqué par Camus.

JACQUES FOLCH-RIBAS On va demander à Jacques Godbout d'enchaîner ?

JACQUES GODBOUT J'étais un jeune cave prétentieux... Je me souviens que j'avais une Volkswagen bleue, et que j'habitais la Côte-des-Neiges. Rue Lacombe. Je rédigeais des textes publicitaires dans un bureau de l'Agence MacLaren Advertising avec André d'Allemagne. Mes deux principaux clients étant la General Electric qui offrait un poêle de 29 pouces à la portée de vos doigts mesdames, et la farine Five Rose pour laquelle je devais écrire deux minutes de textes dramatiques tous les jours, à la radio. J'avais fait des textes de radio plus sérieux, ou que je croyais plus sérieux.

J'avais publié « CARTON PATE » chez Seghers, quand j'étais en Afrique. J'écrivais des poèmes encore. Or cette réunion d'intellectuels et d'écrivains dont certains que je connaissais depuis l'Hexagone, mais cette fois autour d'un projet de revue, ça été pour moi, après trois ans d'absence, l'occasion de reprendre pied dans le pays. C'était aussi l'occasion de renouer avec les praticiens d'un domaine vital, pour moi, qui était l'écriture.

JACQUES FOLCH-RIBAS Parce qu'il faut dire que tu revenais d'Ethiopie.

JACQUES GODBOUT Via Port-au-Prince, je débarquais en ville après 8 mois de voyage un peu partout. Je revenais aussi d'une déception académique : à Paris j'avais décidé d'abandonner une thèse de doctorat, m'étant rendu compte que les profs y étaient aussi tartes que ceux de Montréal, et que finalement ça m'embêtait beaucoup. Sans compter que je m'ennuyais d'ici. J'ai eu, je crois après 40 mois, le mal du pays, tout simplement, je me suis désintéressé de l'Université. Je me suis rendu compte que c'était une entreprise complètement stérile et puis je suis rentré.

JACQUES FOLCH-RIBAS Et pour appuyer un peu ce que disait Belleau tout à l'heure, au point de vue, disons philosophique, si ce n'est pas un trop grand mot, comment étais-tu ? Existentiel, ou je ne sais pas quoi ?

JACQUES GODBOUT On était baigné par la pensée existentialiste telle qu'on l'avait perçue à Montréal, et quand Belleau dit que

pour nous Camus était existentialiste, il ne l'était peut-être pas dans le 6^e arrondissement à Paris, mais il l'était en crise à Rosemont. Ça lui apprendra d'ailleurs. Et puis aussi, j'étais parti du Canada agnostique, doux, mais j'étais revenu fortement anti-clérical, en voulant trouver la peau de tous les curés, parce que, le tort qu'ils avaient fait ici au Québec, j'avais été en mesure de vérifier en pays de mission qu'ils en étaient partout coupables et capables.

JEAN-GUY PILON

Je voudrais seulement ajouter une chose à ce que Jacques disait, il parle de la fondation de la revue, du groupe, en quelque sorte de l'équipe, c'est que c'était aussi, pas un prolongement, mais une addition à d'autres équipes qui se sont constituées quelque part dans notre génération, entre les années 50 et 60. Ça été l'équipe de l'Hexagone, qui a par la suite donné lieu plus ou moins, ou dans certains prolongements, à la Rencontre des poètes qui a eu lieu en 57, qui était plus ou moins voisine ou associée à ce qu'a été par la suite LIBERTÉ. Les équipes de cette génération se sont recoupées par la suite.

JACQUES GODBOUT

Et vous Jacques Folch, où étiez-vous en 1959 ?

JACQUES FOLCH-RIBAS

Je n'étais pas à LIBERTÉ, alors, mais j'étais au Québec.

JACQUES GODBOUT

T'avais-tu une voiture ? Notez que si on parle d'automobile ça n'est pas innocent.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Oui, pour moi c'était l'époque MG. J'avais acheté une MG d'occasion à Coutu, le Survenant, dont le personnage d'ailleurs m'avait fasciné.

Mais sur le plan personnel, j'étais ce que j'appelais, quand je parlais avec Godbout à l'époque, (parce que c'est Godbout le premier que j'ai connu de vous, de l'équipe), j'étais ce que je lui disais être un « planqué ». On parlait tout à l'heure d'existentialisme, de Camus et tout ça, j'avais été journaliste quatre ans à Paris, avec Camus d'ailleurs (une partie du temps) et j'étais très, très fatigué. Je ne croyais vraiment pas qu'une équipe puisse fonctionner, ou que moi je puisse, plus exactement, m'intégrer au sein d'une équipe d'intellectuels. J'étais donc parfaitement caché, parfaitement désabusé, parfaitement planqué.

JEAN-GUY PILON

Quand es-tu arrivé au Québec ?

JACQUES FOLCH-RIBAS

En 56. J'étais architecte, urbaniste, je travaillais à la Ville de Montréal et dans un bureau d'urbanisme.

FERNAND OUELLETTE

Je voudrais revenir sur certains aspects de notre évolution à la fois sur le plan religieux et sur le plan national. A vingt ans, donc en 1950, j'étais, en fait, formé par Maritain, puisque je lisais systématiquement tout ce que Maritain publiait, à cette époque-là. Sur le plan philosophique, je sortais de la scolastique.

Je suis donc parti de cette scolastique du néo-thomisme, pour perdre ensuite tout goût pour toute forme de philosophie officielle. Ce qui fait qu'à par-

tir de 55, j'ai été marqué d'abord par des hommes, de véritables littéraires, je pense à Pierre-Jean Jouve, à Henry Miller. Si bien que mon évolution sexuelle et mon rapport avec la sexualité, par exemple, va se faire à travers l'oeuvre d'Henry Miller.

Je commence donc à m'ouvrir véritablement à la sexualité. Je me marie en 55. C'est à cette époque que je rencontrerai Raymond Barbeau. Il revenait alors de la Sorbonne, avec sa thèse sur Léon Bloy. Je commençai à discuter avec Barbeau de Léon Bloy, et par la suite du mouvement Laurentien. Ce qui fait que je commençai à prendre conscience de l'idée même de l'indépendantisme. Avec Gaston Miron aussi...

JACQUES FOLCH-RIBAS

Donc, au contraire de Belleau qui disait tout à l'heure qu'il était anti-séparatiste à l'époque, toi, tu aurais pu déjà commencer à être séparatiste ?

FERNAND OUELLETTE

Non, pas du tout, au contraire, je prends conscience de cette possibilité à travers Barbeau et Miron, mais pour m'y opposer. C'est-à-dire que jusque vers les années 60, je suis vraiment internationaliste. Je ne défends que la grande loi de l'histoire qui pousse les nations vers les grands ensembles, etc. Bref le point de vue de Trudeau en réalité.

D'autant plus que le nationalisme m'apparaissait à travers le mouvement Laurentien, comme quelque chose de passéiste, de folklorique, ce qui fait que je ne pouvais être qu'encore plus

anti-nationaliste au fond. De plus, en 59, lorsque le premier numéro paraîtra, je suis près de cesser toute pratique religieuse. Première évolution. C'est un cheminement qui s'est fait en 10 ans. Mais je n'ai posé le geste de rupture qu'en 1960.

JACQUES FOLCH-RIBAS
FERNAND OUELLETTE

Tu avais 30 ans !

Oui. 30 ans. C'est beaucoup plus grave d'ailleurs. Mais ça c'est mon histoire personnelle. Certes, quand cela se produit à 30 ans, c'est beaucoup plus grave, parce que ça vient vraiment à la suite d'une usure même du religieux, et non pas à la suite d'une révolte. Pour être plus précis, ça vient d'une usure de la symbolique religieuse et de l'expérience religieuse elle-même. Ça ne veut pas dire que je ne suis pas religieux, au contraire. Mais je m'écarte des structures officielles de l'Eglise. Et cette rupture coïncide avec l'apparition de la revue LIBERTÉ.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Je voudrais savoir si vous vous rappelez des autres qui étaient là en 59 ? Jean-Guy Pilon doit s'en souvenir.

JEAN-GUY PILON

Il y en a quelques-uns qui ont quitté dès le premier numéro, alors c'est Paul-Marie Lapointe, c'est Héneault, c'est...

JACQUES GODBOUT

Il y avait Gilles Carles, il y avait Jean Filiatrault, qui a été dans l'équipe très longtemps.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Est-ce que l'on peut savoir ce qu'ils faisaient à ce moment-là, ces gens-là ?

JACQUES GODBOUT

Gilles Carles à ce moment-là était, je crois, graphiste-caricaturiste, et travail-

lait à la télévision ; Jean Filiatrault était romancier et travaillait dans une Agence de publicité ; Gilles Hénéault était pigiste, journaliste, critique ; Paul-Marie Lapointe, journaliste à la Presse ; y avait Lucien Véronneau dont je vous avoue franchement que je ne me souviens même pas à quoi il ressemblait . . .

FERNAND OUELLETTE

Il était avocat.

JACQUES GODBOUT

Et il y avait Michel Van Schendel qui était aussi journaliste.

JEAN-GUY PILON

Non, il était professeur.

ANDRÉ BELLEAU

Il était professeur à temps partiel, il était pigiste, il faisait un tas de choses.

JACQUES GODBOUT

Ça c'est le premier groupe.

JACQUES FOLCH-RIBAS

On passe, si vous voulez, à la deuxième question qui est celle-ci : donnez-moi une raison qui, à l'époque, vous semblait justifier la création d'une revue telle que LIBERTÉ.

JACQUES GODBOUT

Il y a ici à ce sujet un truc fantastique dans le premier numéro de LIBERTÉ . . . Bonjour Jacques (arrivée de Jacques Brault) (lisant le premier numéro) « Liberté 59 est une revue nationale et à cette fin elle désire s'assurer la collaboration des intellectuels canadiens qu'ils soient de Montréal, de Winnipeg ou de Vancouver ».

JEAN-GUY PILON

Hostie ! Pourquoi pas de Côte-des-Neiges ! C'est un texte qui avait été extrêmement difficile aussi à mettre au point, on en avait étudié les virgules, tout ça, il y avait eu plusieurs versions, de toute l'affaire !

- JACQUES GODBOUT Il reste à Jacques Brault, à se rappeler ce qu'il faisait en 59 ?
- JACQUES BRAULT J'étais en Europe. J'étais étudiant.
- JACQUES FOLCH-RIBAS On parlait de la philosophie de chacun d'entre nous, comment te percevais-tu ?
- JACQUES BRAULT Percevais ? Mal... très mal...
- JACQUES FOLCH-RIBAS Avais-tu écrit quelque chose ?
- JACQUES BRAULT Des petites choses, oui...
- JACQUES FOLCH-RIBAS Avais-tu publié ?
- JACQUES BRAULT Un peu... par-ci, par-là...
- JACQUES FOLCH-RIBAS Bon. Alors tu étais déjà considéré comme un intellectuel, si le mot ne te fait pas peur.
- JACQUES BRAULT Je m'en fous.
- JACQUES FOLCH-RIBAS Tu t'en fous.
- JACQUES BRAULT Pour moi, c'était très simple, j'essayais d'étudier et de manger, parce que j'étais très pauvre, c'était la situation d'à peu près tous les étudiants de l'époque. Ceux d'aujourd'hui sont très bien nantis.
- JACQUES FOLCH-RIBAS Tu comprends, je joue la Lise Payette de cette réunion, c'est bête, mais...
- JACQUES GODBOUT Alors, étais-tu catholique, croyant, fervent ?
- JACQUES BRAULT Je m'éveillais quoi ! Je découvrais toutes sortes de choses, je voyageais, par exemple je suis allé en Espagne, pour voir une *vraie* dictature.
- JACQUES FOLCH-RIBAS Ouellette nous a parlé de Maritain, qui l'avait marqué à cette époque-là, et même formé...
- FERNAND OUELLETTE Il y a dix ans.
- JACQUES BRAULT Ça là, tu me demandes de résumer bru-

talement, avec plusieurs années de recul ; tu sais c'est comme les souvenirs, on construit sans cesse.

JACQUES GODBOUT

C'est l'avantage des souvenirs.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Bon, la deuxième question : « Donnez-moi une raison, qui à l'époque, en 59, 58, vous semblait justifier la création d'une revue telle que LIBERTÉ. » Alors, si vous voulez, on va faire le tour à l'envers ; on commence par Jacques Godbout.

JACQUES GODBOUT

On ne possédait à cette époque aucun moyen de diffusion dans les journaux, ni ailleurs, donc pas de cadre de réflexion organisée. Liberté c'était l'occasion hebdomadaire de retrouver des gens qui avaient un même projet, celui d'écrire. J'aimerais dire que nous avons fondé cette revue pour aider à la conscience nécessaire de la lutte des classes. Mais ce ne serait pas vrai. C'était beaucoup plus simple, nous désirions un lieu de publications pour nos textes.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Alors, Fernand Ouellette.

FERNAND OUELLETTE

Je ne pense pas qu'on était vraiment intéressé à faire une revue littéraire, au départ. On voulait quand même faire une revue qui n'était pas socio-politique, cela aura des conséquences immédiates. Dès le premier choc, il y aura une scission parmi les fondateurs, ce qui fait que quelques-uns nous quitteront à la suite d'un refus de prendre position face à une grève. Jusqu'à cet événement-là, c'était vraiment une revue qui était d'ordre culturel au

sens très large. Mais je n'avais pas de visées d'ordre littéraire véritable. Je n'avais pas l'intention d'avoir des échanges sur un plan littéraire, avec les camarades de LIBERTÉ. Je restais individualiste, très individualiste. On écrivait des choses très différentes, pour moi ce n'était pas un groupe littéraire, pas du tout.

JEAN-GUY PILON

Non, non, on s'en est toujours défendu, aussi.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Quant à moi, je ne voulais pas du tout faire une revue littéraire ou participer à une revue littéraire, mais participer à un groupe d'amis. Il me semblait que l'équipe était la chose la plus importante à tenter. C'était ma raison au fond quand je suis entré à LIBERTÉ.

JEAN-GUY PILON

Faut dire une autre raison qui nous a amenés à fonder la revue, c'est qu'il n'y en avait pas beaucoup de revues littéraires à l'époque. On ne sentait vraiment pas qu'on allait en ajouter une autre à ce qui existait déjà. La revue *Amérique française* avait cessé de paraître, même si quelques numéros toutefois sont ré-apparus vers les années 1960. Et puis il y avait la *Nouvelle revue canadienne* qui était publiée à Ottawa... ? Et pour les autres elles n'étaient pas de notre génération. Si on remonte avant, très loin il y avait eu une revue comme *Gants du Ciel* en 44-45. Mais il n'y avait rien pour nous, c'était aussi une des raisons d'en créer une. Les Universités n'avaient pas, à l'époque, de revues littéraires ; c'était

vraiment le désert de ce côté-là et je pense, comme le disait Fernand, que ce n'était pas une revue littéraire qu'on voulait faire mais une revue culturelle. On a patiné sur ce mot-là pendant des années, on n'en est presque jamais sorti, mais avec la force des choses cela a fini plus ou moins par se préciser, du côté littéraire à certains moments ou d'un autre côté à d'autres moments, selon les événements aussi parce qu'on a eu l'avantage, je pense, de vivre une période assez importante c'est-à-dire, la fin d'un régime, la mort de Duplessis. Je l'avais apprise à Amsterdam, pas à l'endroit auquel tu penses... mais enfin, un autre ! Et c'était la fin d'un régime et ç'a été le début d'un autre et avec tout ce que ça a pu soulever de questions aussi.

ANDRÉ BELLEAU

Je pense qu'il est impossible de justifier à posteriori la fondation de cette revue. La raison pour laquelle elle a été fondée, c'est simplement que Jean-Guy Pilon, un jour, a invité des gens qu'il connaissait et il leur a dit « Si on fondait une revue ? » Ça, je pense que c'est la raison principale, et ce qui était important, j'en suis encore convaincu, ce n'était pas : qu'est-ce que cette revue ferait ? Quelle serait son idéologie ? C'était de fonder quelque chose. Et à ce moment-là, le Québec ne me paraissait pas à moi aussi petit qu'il l'est présentement. Au contraire, je trouve que là où j'en étais en 58 et 59, fonder une revue répondait à un besoin de mouvement, à une façon de

s'appropriier le monde. C'était d'ailleurs la fin d'une époque qu'on ressentait, la fin du régime Duplessis. Mais ce régime ne nous avait pas tellement marqués. Je n'avais pas tellement été touché par l'enseignement officiel ici. Fonder une revue, c'était faire un coup, poser un geste de vitalité, c'était vraiment une preuve d'existence.

JACQUES GODBOUT

Ce qui me frappe le plus, c'est que nos souvenirs sont flous, parce que simplement en feuilletant le premier numéro de la revue, je vois qu'effectivement Van Schendel était professeur de lycée. Paul-Marie Lapointe n'était pas journaliste, il était assistant-chef des nouvelles à La Presse, et je me rends compte qu'à cette époque-là, j'étais un des petits plaisirs de Gilles Marcotte, un de ces petits plaisirs qu'il ne voulait pas bouder...

JACQUES FOLCH-RIBAS

J'ai envie de demander à Jacques Brault : tu as applaudi à la fondation de la revue ou tu t'en foutais parce que tu n'étais pas au courant ?

JACQUES BRAULT

D'abord, je n'étais pas au courant. Je l'ai appris après coup, il devait y avoir deux ou trois numéros qui étaient parus.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Qu'est-ce que tu en as pensé quand tu as vu cette revue ?

JACQUES BRAULT

Ça m'a énormément intéressé, parce que moi, faut dire, ça toujours été un de mes dadas, lorsque j'étais jeune, une revue, mais une revue littéraire, proprement littéraire. J'ai toujours cru

à ça, pour le Québec, parce qu'il m'a semblé qu'il n'y en avait pas eue tellement, quoi qu'on dise et quoi qu'on pense. Quand on regarde, disons depuis 1900, il y a eu des revues d'action, de combat, dites plus ou moins culturelles et sociales (d'ailleurs ça ressemble un peu à notre littérature), ça toujours été des revues engagées et même enrégimentées.

JACQUES FOLCH-RIBAS Comme si la littérature faisait peur, au Québec. Comme si le mot et la chose faisaient peur.

JACQUES BRAULT Il y a peut-être plusieurs raisons qui expliquent ça : comme vivre « gratuitement », ça coûtait cher au Québec. Alors moi je croyais à ça, parce que à l'époque je rôdais autour de l'idée, je voulais me choisir comme écrivain, c'était aussi bête que ça, aussi simple que ça. Ça me paraissait très difficile. Je me souviens, à l'époque, Miron a passé un an en Europe, il était à la Maison canadienne à la Cité universitaire, mais aussi je résidais là et évidemment il parlait de LIBERTÉ. J'ai trouvé que cette revue-là était drôlement intéressante.

JACQUES FOLCH-RIBAS Bon, je vous demande maintenant un effort de réflexion assez pénible : il s'agit de trouver le texte, que vous auriez écrit, qui aurait été publié par LIBERTÉ, et qui vous paraîtrait le meilleur de tous les vôtres.

Qui veut commencer ? Fernand Ouellette ?

FERNAND OUELLETTE Il y a des textes de deux natures. Par exemple, j'ai écrit des textes qui sont

plus d'ordre socio-culturel et d'autres, littéraire.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Parlons littérature

FERNAND OUELLETTE

Je trouve que le texte qui me touche encore le plus aujourd'hui, avec le recul, c'est celui que j'avais intitulé : « Dostoïevsky, le premier ministre et le procureur », qui était un texte très impulsif en réalité. C'était une réaction à des déclarations de Lesage et de Wagner. Pour moi c'est le texte qui a encore le plus de « punch » et me semble le plus vivant sur le plan de l'écriture. Peut-être que je pourrais parler aussi d'un autre texte comme le « Le bonheur ». Mais, par rapport au milieu québécois, je dirais que « c'est la lutte des langues, et la dualité du langage » qui est le plus utile.

JEAN-GUY PILON

Y a pas de doute « La lutte des langues... » Cet article-là est celui en tout cas qui a été repris le plus souvent par d'autres revues ou dans des volumes, et cité, et utilisé. On le retrouve encore dans des numéros de revues qui paraissent aujourd'hui.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Pour vous donner plus de temps pour réfléchir là-dessus, j'ai envie de prendre la parole à mon tour et dire que le texte qui m'a le plus intéressé, c'est lorsqu'on a publié « Le Pont », la fameuse nouvelle à épisodes. Ça pour moi, ce fut une expérience formidable. J'ai trouvé que c'était vraiment inouï, pour plusieurs raisons dont l'une en particulier est que chacun d'entre nous, cette fois-là, s'était montré comme il était avec plus de force qu'habituelle-

ment. Je pense par exemple à quelqu'un comme Filiatrault que ce texte-là avait marqué par les réactions que nous avions eues. Et ainsi de suite pour presque chacun d'entre nous. Hubert Aquin avait fait une fin délirante, et c'était tout à fait dans le sens de ce qu'il allait produire quelques années, après, il allait écrire « Prochain épisode » qui allait être la suite de ce délire. André Belleau ?

ANDRÉ BELLEAU

Je ne veux pas parler pour moi. Pour les autres je parlerai tout à l'heure, parce qu'il y aura une deuxième question. J'ai des opinions sur les meilleurs textes des autres.

JEAN-GUY PILON

Une revue, c'est pas quelque chose de définitif. Il y a beaucoup de textes qui peuvent avoir été publiés dans une revue qui sont repris après sous une forme un tout petit peu différente. Ça vaut pour des poèmes ou pour des suites de poèmes. Ça vaut pour des articles ou des essais, ça vaut pour des nouvelles ou des extraits de romans. C'est une espèce de première diffusion. C'est très difficile de dire le meilleur. Et aussi dans une revue comme ça il y a des parties plus élaborées, il y en a d'autres qui le sont moins, qui tout à coup à un moment donné ont pu avoir plus d'intérêt, présenter plus de signification.

ANDRÉ BELLEAU

C'est qu'une revue n'est pas une anthologie. Une revue est faite d'ombres et lumières.

JEAN-GUY PILON

Oui, en fait, ça serait peut-être plus

- ANDRÉ BELLEAU
JACQUES FOLCH-RIBAS
- JACQUES BRAULT
- JEAN-GUY PILON
- JACQUES BRAULT
JEAN-GUY PILON
- JACQUES BRAULT
- JACQUES GODBOUT
- facile de dire quel est le meilleur numéro qu'on a fait.
- C'est vraisemblablement le numéro 8. Et toi Jacques Brault ? Y a-t-il un texte que tu as publié dans LIBERTÉ et que tu trouves vraiment intéressant pour toi, au point de vue littéraire ?
- Ecoute, je n'en ai pas publié beaucoup. Moi je prendrais la question un peu autrement, par rapport à moi. Je n'ai fait partie de la revue qu'à partir de 1967. Le premier texte que j'ai publié en 61 ou 62, ç'a été important pour moi à ce moment-là de le publier, et de le publier dans LIBERTÉ enfin, que LIBERTÉ l'accepte.
- C'est pas un texte sur Grandbois qui fut ton premier texte ?
- Je crois que c'est ça.
- Le numéro sur Alain Grandbois, c'est le numéro 9-10.
- LIBERTÉ pour moi était à la fois attirante mais quand même distante puisque je n'étais pas dans le milieu, je n'étais pas dans le coup, j'étais encore à Paris à ce moment-là. Même si j'avais participé à la Rencontre des poètes en 57, je me sentais assez marginal, et d'ailleurs je n'étais pas très sûr de mes positions, ni de mes choix.
- Donc, publier dans LIBERTÉ, c'était un peu comme si je pouvais engager le dialogue avec des gens que j'estimais et dont je croyais qu'une littérature allait surgir.
- Moi je ne me souviens pas. Je ne me souviens ni de mes textes ni des textes

de mes collègues parce que je n'ai pas de mémoire ; si j'en avais une je serais capable de continuer à avancer . . .

JACQUES FOLCH-RIBAS

Il y a tout de même un texte qui littérairement t'a marqué, non !

JACQUES BRAULT

On a besoin de mémoire pour avancer !

JACQUES FOLCH-RIBAS

On a besoin de mémoire, quand même !

JEAN-GUY PILON

Faut pas laisser passer ça.

JACQUES GODBOUT

Mais c'est une ânerie volontaire.

JACQUES BRAULT

Comme toujours.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Ce qui ne la sauve pas d'ailleurs.

ANDRÉ BELLEAU

Ce qui aggrave même son cas.

JACQUES GODBOUT

Non, ce que je veux dire par là, c'est que la revue contrairement à un livre, dans son rapport avec le lecteur, est un produit en mouvement ; de numéro en numéro les divers articles (que ce soit sur la lutte des langues, ou une critique de *Cité libre*, ou une défense des écoles laïques, ou une analyse de la plus récente pièce de théâtre, ou même la description d'une exposition de peinture, ou la demande de la création d'un Ministère de la culture) tout ça finalement m'apparaît exister dans un grand mouvement qui ressemble au mouvement des idées de l'époque et chaque numéro pour moi était important au moment où il a été publié. Il y a des numéros qui étaient plus forts, d'autres plus faibles, mais on serait bien mal venu de décider qu'un numéro ou un article étaient forts ou faibles par leur texte même, littéraire ou pas ;

c'est vraiment la situation dans l'instant qui lui donnait sa force ou sa faiblesse. Et si l'on retient aujourd'hui le culier est que chacun d'entre nous, texte de Fernand Ouellette c'est parce qu'il est juste et pertinent mais surtout parce que la question des langues n'est pas résolue. Si cette question de la langue avait été résolue, Ouellette lui-même valoriserait un autre texte. C'est que dans le fond, une revue beaucoup plus qu'un livre, doit se réfléchir dans une perspective d'action politique, c'est pour ça que je dis que je n'ai pas de mémoire ; je n'ai que des souvenirs, j'essaie de me rappeler, je vois en continuité une espèce de mouvement intellectuel ; je suis incapable de m'intéresser à un texte en particulier. Nous n'écrivons pas pour un futur auteur de Morceaux Choisis.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Reste que moi, je peux t'aider, peut-être. Je pense par exemple que la façon d'écrire que tu avais employée, toi particulièrement, dans « Le Pont », apportait quelque chose, sur le plan du procédé d'écriture ; ce qui allait donner « Le Couteau sur la table » quelques mois après. Je m'en souviens parfaitement.

JACQUES GODBOUT

Tu as meilleure mémoire que moi. Mais moi je soutiens que LIBERTÉ n'a même pas été l'occasion d'influences de type littéraire, pour qui que ce soit. De temps à autre on écrivait des textes pour LIBERTÉ, et si LIBERTÉ n'avait pas été là on ne les aurait pas écrits. Je suis persuadé

qu'en terme de style par exemple LIBERTÉ en tant qu'aventure de groupe, c'est le témoignage de l'évolution d'une génération. En un sens, si tu veux, je peux moi écrire un roman de deux cents pages, et rendre compte ainsi de ce qu'a vécu ma génération à un moment précis. Mais c'est un regard personnel. Si tu veux mesurer et peser ce qui s'est passé vraiment dans les dix ou quinze dernières années, il faut que tu lises dans LIBERTÉ, les textes de création, les textes de critiques et les textes d'analyse comme autant de pages d'un roman, et chacun des numéros de LIBERTÉ serait un chapitre de ce roman-là.

ANDRÉ BELLEAU

Avec une nuance, Jacques, si la question de Folch avait été posée autrement, est-ce que LIBERTÉ a publié, du point de vue littéraire, des textes importants? Là tu es obligé de dire oui, tu es obligé de dire par exemple que c'est la revue qui a publié un certain nombre de textes essentiels dans la littérature québécoise. C'est elle qui a publié ARBRES de Paul-Marie LaPointe, LA VIE AGONIQUE de Miron, qui a publié RECOURS AU PAYS.

JACQUES GODBOUT

Mais veux-tu dire par là qu'ils n'auraient pas été publiés si ça n'avait pas été de la revue?

ANDRÉ BELLEAU

Non, je ne dis pas ça. Je dis qu'ils ont paru là pour la première fois.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Et qu'ils nous ont marqués.

ANDRÉ BELLEAU

Je ne dis pas pour le moment qu'ils

nous ont marqués, je dis que si tu vas dans les CEGEP actuellement et si tu regardes les textes à l'étude, il y en a plusieurs très importants, que la revue a publiés.

JACQUES GODBOUT

Ah bon ! Que LIBERTÉ soit le premier éditeur à ce niveau-là, oui d'accord. Mais tu nous demandais précisément dans ce travail de premier éditeur, quels étaient les textes marquants ?

ANDRÉ BELLEAU

Il nous le demande pour nous.

JACQUES GODBOUT

(Sifflement de Jacques Godbout.)

FERNAND OUELLETTE

Moi, ce que je veux dire pour résumer, c'est qu'il y a toute une partie de ce que je suis qui ne serait pas apparue s'il n'y avait pas eu LIBERTÉ.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Voilà.

FERNAND OUELLETTE

Ça c'est évident. Sans la provocation et la possibilité que me donnait LIBERTÉ, je n'aurais pas écrit la plupart de mes essais.

JACQUES FOLCH-RIBAS

D'accord, passons à la question suivante, qui justement portait sur la revue en tant qu'instrument, et qui se lisait comme suit : « Quelle est la qualité la plus grande que vous reconnaîtriez à la revue dans ses quinze ans d'existence, et quel est le défaut le plus grand que vous lui reconnaîtriez ? »

JACQUES GODBOUT

Pendant que vous parlez, je feuillette les anciens numéros de la revue et je trouve ça fantastique, ce que ça réveille...

JACQUES FOLCH-RIBAS

Tu ne devrais pas. On voulait une réaction affective, on ne voulait pas un travail historique.

Voulez-vous que, sans changer de su-

jet, l'on passe à une autre question ? . . . Il s'agirait de parler, chacun d'entre nous, de l'équipe en tant que groupe placé dans son contexte québécois. Quelle est sa plus grande qualité, quel est son plus grand défaut. Jacques Godbout ?

JACQUES GODBOUT

Je pense que la plus grande qualité de l'équipe, c'est de n'avoir jamais été sérieuse et son plus grand défaut c'est de n'avoir jamais été sérieuse. En plus, LIBERTÉ, c'est la revue où les textes s'écrivent plus rapidement qu'ailleurs, mais où ils mettent cinq mois avant de paraître. Ce qui veut dire qu'on est toujours merveilleusement déphasé. En quinze ans, je n'ai jamais entendu de discussions organisées, ici, pas même sur la littérature ou alors c'était en aparté. Par ailleurs, j'ai aussi assisté et participé à certains comités de rédaction dans d'autres revues où les discussions étaient ardues et organisées mais quand les articles paraissaient enfin, ils n'avaient plus du tout de souffle, de zeste ni de vie, ni d'intérêt. Alors tout se passe comme si LIBERTÉ finalement était un lieu d'échanges équivalant au Club britannique où on ne doit pas parler de femmes, d'argent et de politique. Sauf qu'à LIBERTÉ on ne parle que de femmes, d'argent et de politique . . . mais pas de littérature. Je n'ai jamais trouvé dans l'équipe de LIBERTÉ, l'espèce d'assise et de pratique, de critique intellectuelle dont j'ai besoin, en tant qu'individu. Je l'ai par ailleurs toujours trouvée dans les

textes écrits et je n'ai jamais lâché LIBERTÉ à cause de ça, parce que je me suis dit : il doit donc y avoir un phénomène très québécois, qui tient au fait que, par pudeur ou autrement, on trouve ça difficile d'exprimer un certain nombre d'idées en public et de discuter sérieusement ; ce peut être un défaut, ce peut être le défaut de la qualité : nous réfléchissons en écrivant.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Alors, Fernand Ouellette ?

FERNAND OUELLETTE

C'est une revue qui me laissait totalement insatisfait de réunion en réunion. J'en voulais, au fond, à notre dynamique collective. J'ai l'impression que c'est la revue qui a la plus haute dynamique individuelle, dynamique qui est presque inversement proportionnelle à notre dynamique collective. Aussi, j'étais toujours insatisfait de nos réunions, mais quand je regarde la revue, l'ensemble des numéros publiés, je considère tout ça avec beaucoup de sympathie, beaucoup d'amitié. Malgré notre faible dynamique de groupe, on a quand même publié des numéros qui se tiennent. J'ai toujours trouvé qu'il était miraculeux que les numéros soient faits.

ANDRÉ BELLEAU

Je suis d'accord avec Jacques Godbout, LIBERTÉ c'est un club. Et je pense que c'est un club parce que c'est composé d'individus qui sont assez structurés personnellement, qui sont assez forts individuellement chacun dans la voie où ils travaillent, pour ne pas avoir besoin de se consoler et de s'entremotiver. Ça, c'est une grande qualité,

ça explique en partie la survie de la revue, ça veut dire que chacun n'y a pas mis suffisamment de 'lui-même pour se sentir totalement menacé, si ça allait mal. Si on avait investi totalement de nous-même, dans cette histoire-là, ça n'aurait jamais duré. Mais d'autre part, je trouve que ça entraîne une faiblesse. Comme chacun était suffisamment « self-supporting », la revue comme groupe n'a pas été assez ouverte, sur le plan esthétique. Sa faiblesse a été sur le plan esthétique, pas du tout sur le plan intellectuel. Je pense que comme revue, on n'a pas été assez curieux des nouvelles formes d'écriture dans le milieu. De 1960 à 1966, LIBERTÉ a exprimé tout ce qui se faisait comme écriture. A partir de 1966, de nouvelles formes d'écriture sont apparues qui ne sont pas exprimées dans LIBERTÉ et ont été obligées de le faire dans d'autres revues. Le fait donc que d'autres revues se soient fondées, c'est à la fois le signe d'une faiblesse de LIBERTÉ, et celui d'une multiplicité nécessaire dans le milieu.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Jacques Brault, peut-être ?

JACQUES BRAULT

J'ai une position un peu différente parce que pendant la première moitié de l'existence de la revue, moi j'étais un simple lecteur. J'ai collaboré très très peu, très occasionnellement, et de l'extérieur, je n'étais pas engagé comme vous autres dans la revue ou dans le groupe. Alors quelles ont été mes impressions avant et après, pendant que j'étais lecteur et après ça pendant

que j'étais participant ? A ce point de vue là, je serais assez d'accord avec Jacques Godbout pour dire que LIBERTÉ, ce qui a fait sa force et aussi sa durée, c'est cette reconquête perpétuelle sur une espèce de menace d'échec ou d'étouffement ou même tout simplement de silence. Par ailleurs, sur le plan de l'esthétique, en tout cas pour jusqu'en 1965-66, je ne suis pas tout à fait d'accord avec André Belleau. Je pense qu'on trouve dans LIBERTÉ, venant de l'équipe ou de l'extérieur, à peu près tout ce qui pouvait se créer. Pour moi c'était important parce qu'à un moment donné j'ai vraiment fait un choix. Je suis venu à LIBERTÉ après coup, et pas uniquement par amitié. Le choix que je faisais, ça ne consistait pas à abandonner ce à quoi je travaillais avant, mais à tâcher de trouver une nouvelle dimension. Comme le disait Godbout tout à l'heure, moi aussi j'ai participé à pas mal de groupes, de réunions, de comités, j'ai été dans des milieux où le code Morin était en usage, et ce qui me frappait le plus, c'était toujours précisément cette espèce de rigueur dans la conduite des échanges ou des discussions mais en même temps c'était extrêmement éteignoir parce qu'on n'était pas ouvert à tous les vents, on s'était donné un horizon d'avance et il ne fallait jamais l'outrepasser. Ce que j'ai trouvé à LIBERTÉ, c'est ce que j'espérais : une espèce de quant-à-soi, je dirais même une certaine désinvol-

ture profonde, pas juste en surface, dont personnellement j'avais besoin. La faiblesse que ça entraînait, c'est un certain manque de « programme », au sens des machines, de définition peut-être très basse, mais de définition à longue portée. Les numéros de LIBERTÉ se succèdent, il y a une continuité qui est assurée par tel ou tel texte, ou parfois deux ou trois textes mais il n'y a probablement pas cette espèce de direction un peu large. Par ailleurs, je pense que la revue a servi et sert encore énormément ne serait-ce même que sur le plan de l'édition. On est porté à tenir ce rôle-là dans l'ombre, moi je trouve que c'est un rôle de premier plan.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Fernand ?

FERNAND OUELLETTE

Juste une image pour procéder par analogie. J'ai l'impression que LIBERTÉ est un organisme sexué, donc produisant ses déchets et ses orgasmes. C'est un organisme qui a toujours eu la nostalgie d'une structure qu'il pensait ne pas avoir... Un organisme en quête de sa structure...

Tandis que d'autres groupes ont des structures parfaites, idéales, mais ne sont pas vivants, ne sont pas des organismes. J'ai l'impression qu'on a eu cette nostalgie de la « bonne » structure précisément parce que toujours on a essayé de se définir, on s'est dit : « Il faudrait quand même se définir, il faudrait savoir ce que l'on veut ! » Bref, on a rêvé d'une structure et on va toujours la rêver.

JACQUES GODBOUT

Dans cet ordre-là, je qualifierais LIBERTÉ comme la revue la plus moderne au Québec parce que c'est la moins solennelle, et donc la plus américaine parce que c'est la plus absente aux structures pré-établies.

JACQUES FOLCH-RIBAS

C'est une organisation du désordre.

FERNAND OUELLETTE

Comme pour tout organisme vivant, quand on procède comme la vie procède, c'est une errance sans fin...

JEAN-GUY PILON

Je n'ai presque rien à ajouter, tout a été dit je pense. Des défauts il y en a évidemment, des défauts de la revue elle-même, non pas de l'équipe! Je pense que tout ce qui a été dit précédemment fait vraiment le tour de la question. J'ajouterais qu'à la base, c'est l'amitié entre nous qui a joué beaucoup pour maintenir cette équipe-là, cette revue-là.

JACQUES FOLCH-RIBAS

C'est aussi peut-être l'impossibilité de se défaire de quelque chose qui n'est pas aliénant. Il n'y a aucune raison, au fond, pour chacun d'entre nous, de se défaire d'une équipe parce que l'on trouverait que les autres n'ont vraiment pas la bonne méthode, ou la bonne pensée. Nous ne fonctionnons pas comme ça.

JEAN-GUY PILON

C'est peut-être pour ça que l'on considère qu'il y a un grand chemin de parcouru depuis le début. Dès le premier numéro, il y a des gens qui, pour des questions idéologiques ou d'orthodoxie ont quitté. Mais une chose est certaine, c'est que l'on a appris à vivre ensemble avec les années. Peut-être même à vivre tout court.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Avez-vous remarqué ceux qui sont partis de LIBERTÉ, disons en claquant les portes, étaient des gens qui justement semblaient être menés par une idéologie personnelle ou par un besoin de s'exprimer personnel qui dépassait la motivation du club, dont Belleau parlait tout à l'heure. Ils voulaient transformer peut-être le club, et le mettre à leur image ?

JEAN-GUY PILON

Je pense que la notion de club n'existait pas à l'époque. Cela a été formulé par la suite avec les années et après avoir fait le tour d'autres expériences. Après avoir vécu l'amitié entre nous.

ANDRÉ BELLEAU

La distinction qu'il faut faire, c'est que le club classique, Jacques Godbout parlait tout à l'heure du club britannique, est composé de gens qui occupent les postes de commande dans la société. La raison pour laquelle ils ne veulent pas parler de « business » c'est que comme ils sont aux commandes de la société, ils veulent s'aménager un lieu où ils ont la paix et ils ne se font pas chier par tous les problèmes qui les assaillent. Mais LIBERTÉ, ce qui est singulier, Réginald Martel l'avait dit une fois dans *La Presse*, est composée de gens qui contrairement à l'équipe de la revue précédente, *Cité Libre*, et contrairement peut être aussi aux équipes qui s'en viennent, est faite par des gens qui ne sont pas au pouvoir. Ils ne l'ont jamais été. Quand on regarde le cheminement de chacun d'entre nous, on dirait qu'il y a une

sorte de sagesse qui nous a fait nous arrêter à un moment donné.

La volonté qu'on a eue dans nos vies de ne pas se faire emmerder, ça s'exprime aussi dans l'espèce de lieu qu'est LIBERTÉ. LIBERTÉ, c'est le lieu de l'emmerdement minimum. On a fait en sorte que LIBERTÉ soit le lieu de l'emmerdement minimum parce que déjà on avait décidé de ne pas se faire emmerder ailleurs.

JACQUES GODBOUT

Il y a aussi le fait que tous ceux qui ont quitté la revue à un moment ou à l'autre, l'ont fait pour rejoindre une orthodoxie alors qu'à LIBERTÉ et c'est la raison pour laquelle j'y suis resté, on a toujours fait en sorte qu'il n'y ait pas d'orthodoxie. On ne peut pas à la fois lutter contre les orthodoxies et devenir orthodoxe soi-même.

JEAN-GUY PILON

Ajoutons une autre notion, la notion de plaisir. Plaisir à se retrouver, à plâtrer, à se raconter des peurs, ça n'a jamais été un travail pénible, cette revue. Plaisir et amitié. Je pense que ça joue aussi. Comme qualité et comme considération.

JACQUES GODBOUT

On a oublié de dire que contrairement probablement à plusieurs revues les pratiques littéraires de ceux qui ont fait partie des équipes depuis quinze ans, ont toujours été très diverses. Les uns s'exprimaient en poésie, les autres dans l'essai, les autres en roman, d'autres en critique, mais LIBERTÉ n'a jamais été la revue des poètes, ou la revue des romanciers ou la revue des essayistes ou la revue des critiques. Et

ce simple panorama littéraire correspondant à la vie littéraire en général a fait en sorte que l'orthodoxie était quasi impossible à implanter. C'aurait été une revue de poètes, il y a des poètes qui auraient été excommuniés, il serait resté un groupe de poètes partageant la même esthétique.

FERNAND OUELLETTE

Si on regarde les origines sociales de chacun de nous, et le milieu d'où nous venons, c'est drôlement représentatif de la société québécoise. Je ne voudrais pas entrer dans chaque cas. Je regarde le milieu d'où vient Jacques, qui vient d'un milieu, pour le Québec, disons, de la bourgeoisie.

JACQUES GODBOUT

Non.

FERNAND OUELLETTE

Petite bourgeoisie si tu veux. La classe des professionnels, pour le Québec, c'est déjà de la bourgeoisie en ce qui me concerne. Dans le cas d'André Belleau, on peut parler de « petite bourgeoisie », Jean-Guy venait de la terre, de la campagne.

JEAN-GUY PILON

Paysannerie.

FERNAND OUELLETTE

Jacques Folch est un immigrant et Brault et moi sommes des fils d'ouvriers. Plus précisément, je viens d'un artisan, ébéniste et menuisier. Cette image globale de LIBERTÉ est représentative de la constitution même de notre société québécoise. On peut dire qu'elle est un reflet et un miroir de cette société.

JACQUES FOLCH-RIBAS

Jacques Brault voudrait prendre la parole

JACQUES BRAULT

Pas longtemps. Juste pour ajouter un petit peu à ce que je disais tout à

l'heure qui était un peu superficiel. LIBERTÉ, tout compte fait, jusqu'à maintenant, c'est la seule revue vraiment littéraire au Québec, depuis quinze ans et encore actuellement. Je vais m'expliquer là-dessus parce que même dans ses numéros proprement sociologiques, politiques, LIBERTÉ m'est toujours apparue comme une revue faite essentiellement par des écrivains, qui bien sûr pouvaient avoir des idées, des convictions, même des idéologies. Le numéro sur la langue ou le numéro, qui est excellent comme document, sur 1837-38, illustrent bien ma pensée. Jamais dans LIBERTÉ, sauf peut-être au début dans les difficultés que vous avez eues, il n'y a eu une idéologie dominante, au sens fort du mot, il n'y a pas eu d'orthodoxie sur le plan idéologique qui s'est imposée. C'est probablement comme ça d'ailleurs qu'on a fait à LIBERTÉ le plus grand grief, où c'est ce qu'on lui reproche de plusieurs horizons parce que, je pense, une des constantes et qui est revenue à la surface très forte, au Québec, une des constantes de la littérature au Québec, et là il faut mettre le mot littérature entre guillemets, parce que la littérature au Québec a toujours été mise entre guillemets, c'est d'être utile, de rendre service, d'être efficace. Ce qui, je pense, est une des fonctions de la littérature mais pas sa fonction la plus caractéristique. L'entreprise littéraire est aussi une entreprise contradictoire, la littérature est intransitive et intraductible. C'est ça qu'on retrouve

dans LIBERTÉ, constamment. Parfois avec beaucoup plus d'évidence — parfois avec moins d'évidence, mais ça, ça y est toujours. C'est ce qu'on lui reproche avec raison au plan des faits et complètement à tort peut-être en ce qui concerne la portée de l'entreprise. Et même dans le groupe, moi, personnellement, ce que j'ai trouvé, même si je pensais que certaines réunions manquaient un petit peu de clarté, par ailleurs, ce que je trouvais formidable, c'est que même à travers des oppositions idéologiques, ou de pensée, il y a toujours eu ce mouvement libre, profond, stimulant dans les échanges, dans l'écriture.

JACQUES FOLCH-RIBAS

La littérature n'est pas une prophétie, un littérateur ce n'est pas un prophète.

JACQUES GODBOUT

Non, mais les prophètes sont tous littérateurs.

JACQUES BRAULT

Je fais mes remarques dans un contexte socio-historique. Même Nelligan qui a l'air un peu d'un caillou perdu sur un chemin bien pavé, faut qu'on le case en quelque part, pas simplement sur le plan esthétique, parce que l'esthétique au Québec ça a toujours paru de l'esthétisme. Heureusement, si je peux dire pour nous, il a été frappé de folie à 19 ans. On a eu de quoi lui faire un certain sort. On peut continuer, si on passe à travers toute notre histoire, on peut continuer comme ça à peu près avec chaque cas particulier, ou chaque mouvement. La littérature du Québec, a toujours dû justifier ses « dépenses », prouver qu'elle était utile,

et comme les situations d'urgence, se suivent de mois en mois, on se mobilise au printemps, on se démobilise pour les vacances, puis on se remobilise, et ainsi de suite. Je pense que de ce point de vue là on trouve dans LIBERTÉ à la fois un reflet et une contradiction. Un reflet, mais indirect. C'est pas vraiment un reflet de miroir. Un reflet de vitrine. Mais en même temps une contradiction parce qu'il y a une espèce, non pas de refus, mais une espèce de désinvolture, en écriture et aussi en pensée, qui fait qu'on est sur place mais en même temps on n'est pas vraiment des répondants. On ne satisfait pas toujours à la demande, et ça, des gens le gobent mal.

ANDRÉ BELLEAU

Peut-être qu'il faudrait aller plus loin du point de vue socio-historique, c'est toujours périlleux. Il est possible que la date la plus importante pour nous ce soit au fond 1960. La révolution tranquille. Cela a coïncidé avec notre entrée dans l'âge d'homme, notre entrée dans la vie. Or, peut-être que l'évolution des choses après 1960 a été telle qu'on a été obligé nous aussi de refuser notre société, dans une certaine mesure. Nous avons opté pour une forme de retraite. C'est pas péjoratif. Nous ne nous sommes pas trouvés d'emploi pour une politique et une idéologie.

JACQUES BRAULT

Oui, ça c'est juste, mais si tu veux vraiment aller plus loin, il faut que tu te resitues constamment, pas simplement en contexte québécois mais avec d'au-

- tres contextes très larges, parce que les horizons plus larges servent à mesurer l'horizon que tu vois chaque jour.
- JACQUES GODBOUT Mais est-ce que ça ne pourrait pas tout simplement être le fait que pour nous, malgré tout, la littérature, le pouvoir littéraire, nous intéressaient plus que tout, même les garderies ?
- ANDRÉ BELLEAU Sur le plan de l'esthétique et sur le plan social, il y a dans LIBERTÉ la volonté de maintenir une sorte de lieu où rien de définitif n'arrive vraiment.
- JACQUES GODBOUT Mais quand t'as été élevé toute ta vie, jusqu'à l'âge de vingt ans, dans l'orthodoxie, qui était ici catholique romaine, et que tu en sors, tu vas consacrer le reste de ta vie à éviter de tomber dans une autre idéologie. Si on avait été, comme ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, élevé dans un « no man's land » de la pensée, on voudrait peut-être, à tout prix, une orthodoxie idéologique, qu'elle soit marxiste, structuraliste, anarchiste, ou ce que tu voudras.
- ANDRÉ BELLEAU Si je comprends bien, on n'a pas su encore par quoi remplacer Duplessis.
- JACQUES BRAULT Faut surtout pas le remplacer.
- JACQUES FOLCH-RIBAS Tu parlais du surréalisme. Justement, c'est un exemple excellent.
- FERNAND OUELLETTE J'ai l'impression, quand je pense à *Cité Libre*, qu'il y avait une sorte de disjonction entre leur prise de conscience du monde et leur conscience de la réalité québécoise. Disjonction qui a été provoquée par leur a priori idéologique en réalité.
- Or, dans notre groupe, on n'a pas d'a

priori idéologique. Ce qui fait qu'il y a une conjonction profonde entre la prise de conscience qu'on a pu avoir du monde, au moment où on l'a vécue, et les problèmes québécois réels. Un exemple : je pense à Gérard Pelletier et à Trudeau. Quand ils réfléchissaient sur la guerre de l'autodétermination de l'Algérie, ils étaient très lucides, très conscients des besoins de l'autodétermination de l'Algérie, mais ils furent incapables de faire le joint entre la situation réelle au Québec et cette prise de conscience. Un a priori idéologique anti-nationaliste les a fait glisser sur le réel. Tandis que pour nous, il y avait vraiment une conjonction entre les deux phénomènes. Prendre conscience de la guerre d'Algérie, c'était saisir *notre aliénation*, la réalité de notre propre société québécoise...

JACQUES GODBOUT

Comment est-ce qu'on aurait pu mieux témoigner de ce que chacun d'entre nous vient d'affirmer, autrement qu'en faisant la revue comme on l'a faite ? Nous sommes tout simplement excessivement logiques avec nous-mêmes. De temps à autre, pour ma part, j'ai été tenté par le pouvoir politique. Mais à ce moment-là je commençais de vivre une telle contradiction, une telle connerie ! Dire : je vais prendre le pouvoir pour libérer les gens ! Si tu prends le pouvoir, tu ne libères pas les gens, tu le gardes.

ANDRÉ BELLEAU

Mais à ce moment-là, il faudrait peut-être accepté ceci, que nous sommes au fond une génération de transition

puisqu'avez parlé de génération. Chez les groupes plus jeunes actuellement, par exemple les écrivains qui se sont groupés autour de *La Barre du Jour* et d'autres revues, c'est pas d'orthodoxie qu'il faut parler. Ils font une chose que nous nous ne pouvions pas faire, je regrette pas qu'on ne l'ait pas faite, mais tu peux pas dire qu'ils témoignent d'une orthodoxie politique. C'est pas de ça dont il s'agit : ils témoignent de partis pris d'écriture et de partis pris d'existence. Et c'est peut-être ça qui est sain au fond. Quand une génération d'écrivains arrive, elle ne peut pas faire autrement qu'être contestataire sur le plan formel. Nous on dit, c'est de l'orthodoxie. Or, c'est pas du tout de l'orthodoxie. Nous, je pense que comme groupe, parce qu'on était une génération de transition, on ne pouvait pas se donner ni des partis pris esthétiques ni au fond une orthodoxie politique. Chez les plus jeunes, tu n'as pas d'orthodoxie politique mais tu as cependant, tu le sens à la lecture des jeunes revues, des partis pris esthétiques. Et ça à mon avis, c'est un signe de santé dans la société québécoise.

FERNAND OUELLETTE

Il me semble y avoir des analogies évidentes entre *Stratégie* et *Cité Libre*. On pourrait parler d'un simple renversement d'idéologie. Au fond, c'est la même forme de pensée, la même démarche. Sur un autre plan, les gens de *Cité Libre* sont arrivés à se convaincre que la véritable liberté c'est la *puis-*

sance. Quant à nous, notre liberté réelle, du moins telle qu'on l'a vécue dans nos oeuvres, est une passion. Nous ne sommes pas parvenus à nous laisser convaincre que la liberté devait nous mener forcément à la puissance, et au pouvoir. En ce sens, nous ne sommes pas vraiment des hommes d'action. Nous continuons à rêver l'homme et sa société. Nous demeurons des médiateurs de l'Utopie...

(N.D.L.R. : Cette conversation fut enregistrée le 12 avril 1974 (Vendredi saint). Commencée après un petit déjeuner au caviar et au champagne, la conversation se poursuivit toute la journée avec autant de vigueur que de rigueur. Mais les bobines ne tournaient plus...)